



Bernard PITAUD

PLAIDOYER POUR LA FERVEUR

Vous avez dit : usure ?

On entend parfois parler d'usure chez les prêtres, au sens d'une usure psychologique. Certains prêtres, dit-on, sont « usés ». Ils ont beaucoup travaillé sans toujours voir les résultats de leur labeur. Ils ont connu de multiples changements sans toujours bien en comprendre le sens. Ils ne voient pas la relève venir. Ils sont décontenancés par les évolutions de la société sur laquelle ils n'ont plus de prise. Il arrive que certains « craquent », parfois après de longues années de ministère, au milieu de la vie, et parfois aussi très vite, comme si la réalité n'avait pas correspondu au rêve qu'ils avaient imaginé, ou comme si toute la préparation effectuée n'avait pas suffi pour leur révéler leurs fragilités. Chez les plus anciens, l'usure fait cesser le combat, parce qu'on se croit arrivé à un point de non retour ; pour les plus jeunes, c'est plutôt la prise de conscience qu'on n'est pas vraiment armé pour le combat et qu'il vaut mieux partir avant d'être effectivement usé.

Heureusement, ***cette entrée en matière bien sombre ne reflète pas l'état général.*** C'est vrai, l'usure est parfois réelle, et l'âge y est aussi pour quelque chose, mais on rencontre beau-

coup de prêtres qui expriment une espérance, un accueil profondément évangélique de notre humanité qui ne sait pas bien où elle va, et qui sont pour leur entourage des points d'appui, des repères. Au-delà des fatigues, des plaintes inévitables et de certaines rancœurs, au-delà des incertitudes et des inquiétudes, on trouve chez eux un goût pour le ministère qui ne se dément pas, une vraie charité pastorale, une confiance dans l'avenir, une paix communicative au fond du cœur.

La vie des prêtres : un vrai labeur

Les prêtres qui « craquent » après plusieurs dizaines d'années de ministère éprouvent rudement le poids du labeur inhérent à la vie presbytérale. On ne mesure pas toujours combien certains prêtres sont, à des moments difficiles de leur vie, au bord de la rupture et qu'il suffit d'un échec, d'une rencontre, pour provoquer une rupture irréparable. Quant aux plus jeunes qui s'éclipsent avant même d'avoir éprouvé le poids du jour, ils ne se sentent pas à la mesure d'une vie dont ils pressentent toutes les difficultés, mais dont ils n'ont pas encore éprouvé les joies profondes.

Car ***la vie presbytérale implique un vrai labeur.*** Ce mot est proche de « labour », au sens du labourage accompli par le cultivateur et qui se trouve au début du processus qui aboutit à la récolte. Processus dont le prêtre connaît, au long de sa vie, toutes les étapes. Mais la phase du labourage qui soulève la terre pour la rendre meuble et préparer les semailles paraît souvent la plus longue et la plus rudes. On ne voit pas toujours les résultats de son travail. Comment vivre cette obscurité dans l'espérance ? Ceux qui le font gardent précieusement dans leur cœur tous les signes qu'ils découvrent au long du jour ; ils les nouent ensemble ; ils les mettent sous la lampe de la Parole ; ils y cherchent la trace de Dieu ; ils y trouvent matière à action de grâces, à supplication, à demande de pardon. Ils comprennent par quels chemins peu à peu s'insinue la grâce et comment l'Évangile peut s'inscrire sur ces chemins. Malgré la lenteur des cheminements, l'usure n'a pas de prise sur eux, car ces préparations annoncent à la foi la venue de Dieu.

Il reste que ***pour vivre le ministère presbytéral tout au long d'une existence sans laisser faiblir le dynamisme du point de***

départ, l'enthousiasme du premier jour, il faut que le souffle soit continuellement entretenu, purifié, repris. On mesure mal parfois l'énergie spirituelle nécessaire pour ne pas se lasser durablement, pour rester accueillant à toute personne et à tout événement, pour demeurer inventif malgré le vieillissement, pour transformer en sagesse bienveillante et encourageante les élans parfois impétueux, voire intempestifs, de la jeunesse, pour ne pas trop s'installer dans ses pantoufles, dans un confort, certes modeste, mais bien agréable, pour accepter l'aventure d'un avenir qui se dérobe à nos prises ; pour trouver du goût à vivre dans le provisoire, pour affronter les inévitables tempêtes auxquelles est soumise toute existence humaine, pour tenir en les aimant des choix initiaux dont on ne comprend toutes les exigences qu'en les éprouvant.

Surtout, ne jouons pas aux martyrs. Quelle vie humaine échappe à cette dynamique si du moins elle veut s'accomplir, si elle ne veut pas s'étonner d'être si vite finie, si elle veut être vécue intensément ? Mais la vie des prêtres a ceci de particulier qu'elle se déroule tout entière au niveau de la foi. La vie des chrétiens laïcs aussi me direz-vous ! Combien d'entre eux mènent discrètement une existence qui confine parfois à l'héroïsme ! Bien sûr, nos vies ne sont pas plus dures que celles de beaucoup d'autres. Cependant, ce qui caractérise les prêtres c'est qu'ils sont solidaires de tous ceux qui n'ont pas de chemin de repli quand viennent les difficultés, sinon les misérables et dérisoires petites compensations trop humaines ; solidaires de ceux qui doivent faire face, rentrer en eux-mêmes et avancer dans la bourrasque ou dans le désert. De toute façon, même si nous ne vivons pas chaque conseil évangélique sous les mêmes modalités que les religieux, il n'en demeure pas moins que chasteté dans le célibat, pauvreté et obéissance sont les cordes sur lesquelles nous avons choisi de jouer la mélodie de notre existence. Et lorsque nous rencontrons les gens, c'est bien avec ce dépouillement de la chair et de l'esprit, creusé au plus intime de nous-mêmes pour faire place à l'autre, pour écouter les mots de l'autre, pâtir de la souffrance de l'autre, nous réjouir de la joie de l'autre.

Meilleurs que les autres ?

Que nous soyons sans cesse en train de faillir, que nous ne parvenions pas à maintenir l'orientation théologique que nous avons voulu donner à notre vie, que notre pauvre humanité reprenne souvent ce qu'elle croit être ses droits au lieu de s'abandonner et de se laisser conduire en se faisant humble entre les mains de Dieu, cela est par trop évident. Il suffit d'ailleurs de nous regarder vivre pour s'en laisser convaincre rapidement. Nous ne sommes pas meilleurs que les autres, pas plus que les chrétiens ne sont meilleurs que les autres. Mais faut-il que nous prenions notre parti de cette affirmation qui, après tout, nous arrange bien ? Pouvons-nous abandonner la responsabilité de tirer l'Eglise vers le haut, comme les chrétiens ont la responsabilité de tirer le monde vers le haut ? « Puisque vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en haut, là où se trouve le Christ assis à la droite de Dieu », dit l'apôtre Paul dans la lettre aux Colossiens. Les chrétiens sont ressuscités, c'est un fait ; cette grâce tourne leur regard vers le Christ. Regard qui, s'il ne veut pas se brouiller, doit s'approcher de plus en plus du Christ. Que nous le voulions ou non, notre foi nous dit que les chrétiens sont la pointe avancée de l'humanité qui va vers le Christ. L'Eglise est le signe, le sacrement du Royaume qui vient, bénéficiaire de la grâce inouïe qui fait goûter la joie pascale. Il y a dans cette grâce, qui n'est rien d'autre que le don de l'Esprit, une exigence, un appel, non pas certes à vouloir être meilleurs que les autres. Cela serait détourner notre regard du Christ pour nous comparer, et puis cela ressemblerait à du volontarisme ; il n'y a qu'un point sur lequel nous pouvons aspirer à être meilleurs, c'est sur le recours à la miséricorde.

La tradition chrétienne a toujours utilisé peu ou prou un raisonnement analogue pour les prêtres dans leur relation au peuple chrétien : ceux qui ont été choisis et se sont laissés choisir pour aider leurs frères à regarder vers les réalités d'en haut, ne devraient-ils pas montrer le chemin, être les premiers à regarder vers le haut ? Nous pourrions toujours objecter que nous sommes frères des chrétiens et que chacun a la responsabilité des autres, cela ne convainc finalement personne ; les chrétiens laïcs ne s'y trompent pas qui nous observent la plupart du temps avec bienveillance, mais aussi quelquefois avec une rigueur que nous

trouvons excessive mais qui ne manque pas toujours de pertinence. Là encore, ce n'est pas à être meilleurs que les autres que nous prétendons. C'est simplement à accepter humblement les conséquences pour nous-mêmes de la mission reçue. Au moins pouvons-nous essayer d'être un peu plus conscients que les autres de la transformation de notre humanité que l'Esprit veut réaliser. Au moins pouvons-nous être les premiers à recourir à la miséricorde, à accueillir la grâce du pardon, comme le faisait saint Paul lorsqu'il confessait qu'il était le premier des sauvés.

La ferveur de l'Esprit

A travers ces réflexions qui nous entraînent sans plan préétabli, apparaît peut-être la nature de la question incluse dans le constat de départ. Cette question n'est-elle pas simplement celle de la ferveur ? Notion apparemment désuète. On parle moins peut-être de chrétiens fervents, de prêtres fervents. Pudeur ? Ou bien crainte de s'évader dans ces effervescences superficielles et pas très fondées en théologie, un peu creuses pour tout dire ? Mais peut-être est-il important de revenir à la vraie ferveur, celle dont l'auteur de l'Apocalypse reproche la perte à l'Eglise d'Ephèse : « Ainsi parle celui qui tient les sept étoiles en sa droite et qui marche au milieu des sept candélabres d'or. Je connais ta conduite, tes labeurs et ta constance ; je le sais, tu ne peux souffrir les méchants : tu as mis à l'épreuve ceux qui usurpent le titre d'apôtre et tu les as trouvés menteurs. Tu as de la constance, n'as-tu pas souffert pour mon nom sans te lasser ? Mais j'ai contre toi que tu as perdu ton amour d'antan. Allons ! Rappelle-toi d'où tu es tombé ; repens-toi, reprends ta conduite première ». On traduit souvent « l'amour d'antan » par « la ferveur d'autrefois » ou « la ferveur première ». Car la ferveur s'apparente à l'amour. Elle brûle comme l'amour. Elle est, dit le dictionnaire : « l'élan d'un cœur qui se livre avec enthousiasme ». Et n'est-elle pas, pour un chrétien, le feu de l'Esprit qui embrase le cœur ? Le Fils d'Homme qui tient dans sa main droite les sept étoiles reconnaît que l'Eglise d'Ephèse ne manque pas de constance. Il connaît sa droiture, sa rigueur, elle a su écarter les méchants, les menteurs. Elle est irréprochable en quelque sorte. Elle fait bien son travail, mais elle le fait sans la ferveur de l'amour. Sa persévérance est admirable, mais elle n'a

pas la liberté, la spontanéité, la légèreté, la joie que donne l'amour. Elle manque de l'élan de la ferveur. Tout doucement elle se dessèche, elle se vide de sa substance, elle va bientôt perdre les traits de sa jeunesse, oublier son âme qui est l'Esprit. Car la flamme s'éteint si on ne l'entretient pas ; un langage devenu désuet parlait de flamme pour l'amour. Non pas que le feu de l'Esprit ne s'entretienne pas de lui-même. Il ne dépend pas de nous qu'il soit attisé, mais il dépend de nous qu'il soit attisé en nous, du moins que nous nous laissions enflammer, embraser par lui. Il dépend donc aussi de nous que nous soyons amoureux de Dieu et de l'humanité comme aux premiers jours.

Il ne suffit donc pas de « tenir ». La fidélité n'est pas attrayante si elle est sans joie. La persévérance n'est que continuité rigide pour celui qui la vit comme un fardeau. Il est vrai qu'il y a des périodes dans la vie où il faut accepter de s'enfoncer dans l'obscurité avec la foi comme seul guide. Mais la foi elle-même n'est-elle pas soutenue par le désir de l'être aimé ? Et même lorsque l'amour n'est plus éprouvé sensiblement, il continue de veiller dans la douleur et l'angoisse de l'absence. Le feu est là ; il a seulement pénétré dans les profondeurs de notre chair pas encore pleinement livrée à l'amour, comme le feu du volcan pénètre aux profondeurs de la terre. Il brûle douloureusement pour mieux jaillir de notre être, alimenté par ce qu'il aura consommé en nous. Et si nous le laissons travailler, c'est tout notre être qui sera envahi par la ferveur joyeuse du feu, après l'épreuve de la brûlure secrète, douloureuse et nocturne. Il suffirait de relire Jean de la Croix dans « La vive flamme d'amour » pour s'en convaincre.

La ferveur n'est donc rien d'autre que l'Esprit-Saint qui enflamme le cœur de l'homme acceptant de se livrer à lui. Il le purifie, il le débarrasse de ses scories ; mais il fait tellement corps avec lui que l'homme pourrait dire, en modifiant légèrement la phrase de saint Paul sans aucunement la trahir : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est l'Esprit du Christ qui vit en moi ».

A partir de là, la question se pose inévitablement : qu'est-ce qui peut soutenir la ferveur ? Des réponses peuvent surgir spontanément : la prière, l'Eucharistie, la lectio divina, la relecture du ministère ! On peut donner toutes sortes de réponses, toutes aussi pertinentes les unes que les autres. Il est

bien évident qu'une vie sans prière, sans véritable goût pour la célébration eucharistique, sans réflexion sur elle-même, sans rapport à l'Écriture autre que pour les homélies, sans contact avec les grands maîtres spirituels, n'aurait guère de saveur évangélique parce qu'elle se serait coupée de toutes ses sources. Mais cela, nous sommes fatigués à la fois de le répéter et de l'entendre. Pourquoi justement puisons-nous si mal à ces différentes sources, pourquoi ne nous approchons-nous pas plus souvent, et mieux, de ces lieux traditionnels où se régénère la vie spirituelle ? Souvent, nous nous surprenons à reconnaître : aujourd'hui, je n'ai pas prié, je n'ai pas eu le temps ; ou bien j'ai célébré comme si je n'y étais pas, je ne m'étais pas préparé ; j'étais comme absent ; ou bien il y a longtemps que je ne me suis pas arrêté pour lire tranquillement quelques chapitres de la Bible. Et notre vie garde ainsi comme un arrière-goût d'inachevé, comme si nous courrions toujours après quelque chose d'essentiel que nous ne parvenons pas à intégrer. Pourquoi n'arrivons-nous pas à intégrer la source de notre ministère dans notre existence ? L'excuse du temps en est-elle vraiment une ? Probablement pas, car, quand nous avons plus de temps, nous ne nous en sortons pas forcément mieux. Quand nous sommes honnêtes avec nous-mêmes, nous reconnaissons bien que le manque de temps sert d'abord à nous justifier.

Finalement, il s'agit d'un problème de rapport intime, personnel, à la source elle-même et non pas aux divers lieux où nous pouvons puiser à la source. La contre-épreuve est facile : quelqu'un qui a profondément intégré la source peut parfois manquer effectivement de temps. Il ne s'éloignera pas pour autant de la source. Car celle-ci est à l'intérieur de lui-même et il sait y puiser par des moyens qui lui sont propres. Nous savons bien que la prière ne peut pas soustraire au service des autres celui qui s'y adonne et ne peut au contraire que l'y engager davantage. La vie spirituelle n'est pas d'abord une question d'équilibre entre des activités diverses, mais une question d'élan, de mouvement. Et trouver l'unité de sa vie ne consiste pas à mesurer avec soin la place de toutes choses, mais à laisser se joindre toutes choses dans le mouvement de la charité. L'unification authentique se réalise de l'intérieur et selon un dynamisme vital. Non pas de l'extérieur par un équilibre factice, sans vie.

Alors la seule réponse, c'est bien d'aller puiser à la source, de nous tenir auprès du puits, là où déjà le Christ est assis qui va nous donner l'eau vive qui alimente la ferveur. Mais comment allons-nous faire ? Il n'y a pas de recette. Chacun doit trouver l'obstacle qui l'empêche de se tenir en ce lieu et de désirer l'eau vive. Et personne n'a le droit de se soustraire à cette recherche exigeante qui donne à notre ministère saveur et dynamisme.

Ce dynamisme, comme nous l'avons déjà suggéré, est celui de l'Esprit. Et l'Esprit nous pousse en avant parce qu'il cherche Dieu. La ferveur naît du feu de l'Esprit et l'Esprit ne cesse de tendre vers le Père. Le buisson ardent ne se consume pas parce qu'il est habité par Dieu. Notre vie chrétienne et notre vie de prêtre ne perdront pas leur ferveur tant qu'elles chercheront Dieu, tant qu'elles s'attacheront à déceler sa présence, les traces et les effets de sa présence agissante. Et cela se réalise dans tous les actes du ministère, qu'il s'agisse de la prière, des célébrations sacramentelles ou des rencontres apostoliques : vouloir le trouver toujours et partout, ne jamais le perdre de vue dans tout ce que nous vivons ; découvrir les divers aspects de son mystère ; découvrir en toutes choses les divers aspects de son mystère, ne jamais être rassasiés de lui. Là est le secret de la ferveur ; là est la ferveur elle-même, parce que là est l'Esprit.

Père Bernard Pitaud,
Provincial de Saint-Sulpice.